

An abstract artwork featuring a dark silhouette of a person's head and shoulders against a bright yellow background. The silhouette is filled with a complex, layered pattern of colors and textures, including shades of orange, red, blue, and black. Overlaid on the silhouette are various fragments of text in different colors and fonts, some appearing as if they are part of the underlying pattern. The text includes words like 'termini', '4 TO', 'LA VOIE', 'FERRA', 'SAINT MICHEL', and 'COMIN'.

# LA CHUTE DES MURS

SOTIRIS CHALIKIAS

Sotiris Chalikias

# La Chute des murs

*Traduit du grec par Sylvie Jacquet*

© Sotiris Chalikias, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2497-7

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Traduit du grec par Sylvie Jacquet

Graphisme couverture : Etienne Depasse, Bruxelles

Titre original : Πριν και μετά τα τείχη

© Sotiris Chalikias, 2008

© Indiktos, 2008 (version originale)

## Note de la traductrice

*La Chute des murs*, sans être un roman historique, fait cependant référence à des personnes réelles ainsi qu'à de nombreux événements historiques qui se sont déroulés en Grèce et en Europe durant cette période. Il est également fait allusion dans ce roman à un certain nombre d'écrits de philosophes, d'historiens ou d'écrivains. Pour une meilleure compréhension du contexte politique, social et culturel dans le cadre duquel se déroule la narration, un index alphabétique (*Points de repères*) fournit à la fin du livre des explications succinctes sur les personnages et événements historiques, les organisations politiques, les textes cités ainsi que des repères géographiques et culturels relatifs à Athènes et à la Grèce. Quelques notes de bas de page ont été quelquefois également introduites pour assurer une meilleure lecture.

« Je me suis trouvé en des circonstances où par hasard  
la matière à décrire était intéressante... »

CELINE

# 1.

*« ... Il me faut au moins décrire ces fenêtres que je vois chaque jour depuis mon bureau. Cette muraille infranchissable des rideaux blancs et opaques. Derrière eux, j'en ignore ses détails, se déroule chaque jour la vie de mes voisins, taciturne et distante comme leurs visages, quand nous nous croisons dans les magasins du quartier. Il y a des balcons devant quelques fenêtres, cependant je n'ai jamais vu quelqu'un sortir et s'y asseoir. Certains, dès qu'arrive le printemps, plantent des fleurs multicolores. Toutefois, personne ne semble s'en réjouir, je n'ai même pas compris quand ils en prennent soin.*

*Souvent donc, immobile devant la feuille blanche, je tente d'écrire ce que je parviens à deviner derrière les rideaux blancs. Au printemps, par exemple, je commence ma page avec les fleurs aux balcons. Je les imagine accueillir avec gratitude la douce caresse de l'abeille, en un équilibre fragile sur les fins pétales ; j'entends presque son bourdonnement réveiller en elles des souvenirs originels de jardins multicolores. Et en hiver, mon regard est absorbé par la fumée des cheminées qui s'élève avec force. Je la vois emportée par le vent, se dissoudre, se perdre dans l'écrasante immensité grise au-dessus de nos têtes. Pendant quelques instants, j'imagine un spectateur qui rêve derrière un rideau, regarde la fumée et confond les masses immobiles des maisons avec des paquebots transatlantiques, partis pour les mers mythiques et lointaines qui emplissent ses rêves. Si je réussis, me dis-je en moi-même, à pénétrer dans un de ces rêves, les pages devant moi ne resteront pas blanches très longtemps... »*

C'est le dernier texte qu'il a écrit dans le cahier qui reste ouvert en permanence sur son bureau, avant que n'arrive la lettre d'Isabelle. C'est-à-dire quand lui-même, tout comme l'écrivain préféré d'Isabelle – ah, ça il ne l'a jamais oublié ! – attendait de construire ses livres futurs sur les personnages qu'il rencontrerait tout au long de sa vie. Les voyages cependant il les a laissés derrière lui depuis des années, comme l'avait aussi fait le poète préféré d'Isabelle – encore un mystère, maintenant qu'il y repense ! Peu de personnages lui restaient en mémoire, pensait-il, parmi tous ceux qu'il avait croisés



furtivement chaque jour durant ses déplacements dans cette ville où il avait jeté l'ancre. Avec de tels petits textes il s'efforçait d'exprimer son impatience à pénétrer – au moins à travers les rêves des autres – dans ce monde de fiction, incomparablement plus riche et séduisant que le monde dont il avait accepté les limites – il y a des années – pour enfermer sa vie. Un monde qui lui avait interdit, dès l'instant où il y avait posé le pied, de solliciter sa mémoire. Le prix à payer : sa vie en deviendrait anodine, il l'avait dit à l'époque, afin qu'il puisse vivre ici ; il savait très bien que s'il ouvrait, ne fût-ce qu'une petite brèche dans les murailles qu'il élevait autour de sa mémoire, rien ne pourrait retenir le tourbillon des temps anciens. L'ordre provisoire, qu'il était parvenu si patiemment et douloureusement à mettre dans sa vie, volerait en éclat, d'un coup, par la fenêtre avec les feuilles blanches qu'il balayerait sur son petit bureau. Et que lui resterait-il à faire ? Hausser simplement les épaules ? Pleurer ? Commencer, tel Sisyphe, à réécrire depuis le début ces textes jusqu'au prochain débordement de la mémoire ? Ou finalement prendre la décision de commencer à remplir les pages avec ces mots qu'il s'efforçait vainement de dissimuler derrière d'autres mots ?

Désormais il connaît la réponse. Ces mots, il les murmure tout en les écrivant ; ils sont les premiers pas incertains, qui l'amènèrent finalement à pénétrer sa mémoire, sans savoir alors où il les posait. Maintenant il comprend à quel point sa tentative de s'exiler du monde de la mémoire était ancienne et vaine. Et si la lettre d'Isabelle n'était pas arrivée, pense-t-il à présent, autre chose serait advenu, plus tard sans doute, et aurait de toute manière ouvert cette porte. En fait, c'était une question de temps. La lettre d'Isabelle lui a notifié que ce temps était venu.

Il reconnut immédiatement son écriture sur l'enveloppe grise malgré tant d'années passées. Il la ramassa tout de suite sur le carrelage avec le reste du courrier, les factures et les prospectus. Il ouvrit la lettre avec émotion et commença à la lire, figé sur place, derrière la porte. Dès la première ligne il sentit ses jambes fléchir, il laissa tomber les autres lettres sans s'en rendre compte, monta les deux marches et se dirigea vers le salon. Il alla jusqu'à la table, prit une chaise et se laissa choir lourdement sans cesser de parcourir les quelques lignes. Quand il eut fini, il recommença à les lire automatiquement, comme si cette répétition pouvait atténuer la douleur dans sa poitrine. Puis il laissa la lettre, se prit la tête entre les mains et resta ainsi un moment penché sur



la table. Il sentait son cœur battre violemment, rapidement. La première phrase s'était fichée dans son esprit, son message atteignait chaque organe de son corps et semblait en affoler la marche :

« J'ai pensé que je devais t'informer que Marie s'est suicidée avant-hier soir. »

Une fois quelque peu remis du choc, il prépara ses affaires comme pour une journée ordinaire, il donna à manger et à boire aux chats ainsi qu'à l'oiseau, prit son sac et partit vers l'arrêt du tram. Les mêmes visages, taciturnes, refermés sur eux-mêmes comme chaque matin, attendaient patiemment aux mêmes places – comment son esprit peut-il ne pas se rappeler l'histoire de Leopardi qu'il a lue hier soir : les âmes des hommes de notre époque (et imaginez-vous, on parle de deux siècles auparavant !) sont presque devenues des nations, indifférentes et se combattant les unes les autres.

Est-ce que quelqu'un remarquera qu'aujourd'hui mon visage est différent ? Il se posa la question. Que quelque chose de puissant a brisé le masque que nous portons tous pour assumer nos tâches quotidiennes ?

Plusieurs incidents ce matin-là, le tram qui était plus en retard que d'habitude, la femme âgée avec ses béquilles et son visage éprouvé qui n'était pas encore arrivée, la grue qui avait bloqué la rue et obligeait les voitures à passer sur les rails du tram, juste devant eux, tous ces incidents firent apparaître encore plus clairement dans son esprit que cette journée était définitivement différente des autres. Il sentait vraiment, maintenant, que la douleur de la disparition de Marie emportait le barrage qu'il avait érigé durant toutes ces années pour contenir son passé ; il se dérobait d'heure en heure, le laissant exposé désormais à la vengeance de la pensée restée prisonnière. Lors d'un freinage, il ne se tenait pas et essayant de se raccrocher à un montant métallique du tram pour ne pas tomber sur la dame bien habillée, il pensa que la meilleure chose qu'il puisse faire à partir d'aujourd'hui serait de ne pas tenter de résister à la marée de la mémoire, de se laisser aller à sa fureur, d'accompagner même sa marche : si jusqu'à maintenant il était parvenu à vivre hors du passé, désormais ce n'était plus possible et plus vite il l'aurait compris, mieux ce serait.

Le soir, quand il rentra du travail, il s'enferma comme toujours dans le petit bureau sous les toits. Il alla comme tous les autres soirs à la fenêtre s'attarder un moment sur le jeu amusant joué au carrefour par les lumières, les voitures et les piétons. Mais ce soir il n'avait aucune envie d'y assister. Il relut le dernier

passage rédigé, ainsi que les précédents, et il sourit de la naïveté de ses espérances. Comme si ces lignes lui avaient garanti la dissociation éternelle des deux périodes de sa vie. Tandis qu'il regardait sans entrain la nouvelle page blanche, il lui vint à l'esprit que la seule chose qu'il lui restait à faire était de tenter de renouer le fil coupé de son existence. Il savait que cette reprise, telle une épissure, le ramènerait à nouveau près de Marie et de son ancienne vie parisienne. La plume esquissa timidement les premiers pas sur le papier blanc et il comprit qu'il avait trouvé son propre chemin pour pleurer sa perte, son propre chemin pour révéler la contribution précieuse et sincère de cette femme à ce qui avait été le sel de sa vie. Aujourd'hui il sait bien que la vérité sur la personnalité d'un être que nous avons connu dans le passé ne se trouve jamais dans ce que nous réussissons à en raconter et à en écrire mais dans les vides des filets où se déploient nos mots. Cela ne fait rien, monologua-t-il, au moins pour un petit moment je marcherai à nouveau aux côtés de Marie. Je retrouverai la chaleur de son enthousiasme passionné et intègre.

\*

\* \*

Il sort de la rame de métro et se dirige vers la sortie. Derrière lui il entend retentir le signal d'avertissement auquel il s'est habitué, ainsi qu'au fracas des portes qui se referment. À cet endroit de la ligne, le métro n'est pas souterrain, il circule en hauteur sur une passerelle métallique qui surplombe le boulevard d'à peu près quatre mètres. Il descend l'escalier en métal gris et se retrouve dans la rue, devant le feu de signalisation. Il jette le ticket jaune – et pas dans la corbeille, une fois de plus ! – et reste debout à côté des piétons qui attendent que le signal passe au vert. Ensuite il traverse lentement l'asphalte et s'engage dans la rue de la Glacière. Il porte la longue veste militaire avec laquelle il est arrivé de Grèce et le jean délavé pattes d'éléphant. Ses cheveux sont longs jusqu'aux épaules, sa barbe noire clairsemée, ce qui provoque toujours les commentaires ironiques de ses amis. Il marche sur le trottoir de gauche, en face du grand bâtiment aux balcons métalliques. Il arrive devant la maison mais ne voit pas le solex d'Isabelle. Encore une fois elle n'est pas là-haut, pense-t-il, elle est toujours absente ces derniers temps. Il appuie sur le bouton de la porte extérieure en fer et l'ouvre. Il tourne immédiatement à gauche vers l'escalier A, qui comme